

## Le 14 juillet en Touraine

Tours, 1887 (II)

Jean-Pierre AUBERT\* et Michel GARCIA\*\*

Bien que l'instauration de la fête nationale fût de création récente, la plupart de ses manifestations correspondaient à une formule déjà éprouvée [[Le 14 juillet en Touraine. Tours, 1887 \(I\)](#)]. Ce n'est pas le cas de celle qui est annoncée sous le titre de « courses de taureaux », dont nous allons rendre compte ici.

La nouveauté du spectacle est telle que la presse locale lui consacre plusieurs articles : quatre pour *L'Union libérale* (9, 11 et 12, 13 juillet), trois pour la *Touraine républicaine* (15 et 16 juillet ; 28 septembre). Nous y puiserons l'essentiel de notre information.

Il y eut, en fait, deux courses, une le dimanche 10 juillet, une seconde le 14. La première est annoncée la veille par *L'Union libérale*, qui apporte un correctif à un entrefilet antérieur dans lequel il était affirmé que ce spectacle avait lieu pour la première fois à Tours. Un lecteur avisé rappelle qu'en 1865 (« À ce moment – écrit-il - du règne de Napoléon III, tout ce qui rappelait l'élégance et la crânerie espagnole était fort en faveur »), il y eut une première tentative. Elle tourna au fiasco : le spectacle fut repoussé d'un jour, pour un motif non précisé, puis définitivement supprimé lorsqu'il s'avéra que « les bouillants taureaux n'étaient que des vaches étiques ». La pimpante « *cuadrille de picadores* espagnols », qui avait pris soin de se montrer « trônant au café de la ville en costume national », quitta Tours précipitamment et les pauvres bêtes « devinrent le gage des entrepreneurs du cirque et, par autorisation de justice, [...] furent envoyées à l'abattoir pour être livrées à la consommation publique ». Le lecteur si bien informé, et doté d'une plume très alerte, de conclure : « Et voilà comment, si les habitants de Tours n'ont pas encore vu jusqu'à ce jour dans leurs murs de courses de taureaux, ils ont failli en voir une en 1865. »

Cette révélation aurait pu faire l'effet d'une douche froide sur les candidats spectateurs, mais il n'en fut rien, puisque les deux courses furent suivies par une foule immense dans l'arène de fortune installée sur le terre-plein du Ruau Sainte-Anne. L'engouement fut tel qu'il donna lieu à un épisode mouvementé à la mairie, lors du retrait d'un lot de places gratuites offert par la municipalité : les retardataires, furieux de ne pouvoir en obtenir, prirent à parti le maire, qui dut recourir à la force publique pour se dégager. La répartition du public dans les gradins donna lieu aussi à pas mal d'improvisation, puisqu'on dut déplacer la musique vers les places de première pour accueillir plus de public dans celles de troisième. Même ainsi, il arriva que l'accès ne puisse se faire qu'au moyen d'échelles, opération périlleuse qui fut conduite par le conseiller municipal Blanchard. La gaillardise tourangelle put se donner libre cours au spectacle de cette ascension périlleuse, surtout pour les femmes, comme celle qui fut « hissée comme aux pyramides d'Égypte, qui la tirant par les bras, qui par les jambes. »

Les courses de taureaux ou de vaches sont une pratique traditionnelle en Provence et dans le Sud-Ouest, mais ce qui leur a permis de sortir de leurs territoires traditionnels, ce sont les catastrophiques inondations qu'a subies le Midi, principalement Toulouse et Montauban, à l'automne 1886, et le mouvement de générosité qu'elles ont suscité. C'est ainsi que

---

\* Membre de l'académie de Touraine

\*\* Président de l'académie de Touraine

l'Hippodrome de Paris a accueilli trois spectacles tauromachiques, les 16, 20 et 23 janvier 1887, qui connurent un franc succès. S'en inspirant, un organisateur bayonnais, Solet, avec son régisseur, Jules Despland, eut l'idée d'organiser une tournée à partir d'avril, à Blois et à Rennes, qui finit par atteindre Tours pour la fête du 14 juillet. Autant dire que le spectacle était rôdé lorsqu'il y fut présenté, comme l'était aussi la logistique que requiert ce type d'événement, à savoir le montage des gradins et l'aménagement de la piste.



*Le Charivari, 1849.*

Le récit des commentateurs, qui s'attachent plus aux anecdotes qu'au contenu du spectacle, ne permet pas d'en décrire précisément le déroulement. Cependant, il fournit assez de détails pour qu'on puisse en retracer les grandes lignes.

On connaît assez bien le contenu du premier de ceux qui furent donnés à Paris (*Le Gaulois* du 4 janvier). Il se composa de trois parties, l'une réservée aux *razeteurs* provençaux, en pantalon et chemise de couleur blanche, ceinture de laine et cravate de soie rouge ou bleu ; l'autre aux écarteurs landais, en culotte courte, petite veste, gilet largement ouvert et ceinture rouge ; la dernière, dédiée à un épilogue comique. Les *razeteurs* provençaux étaient confrontés à des taureaux élevés dans les *manades* camarguaises, tandis que les écarteurs et sauteurs landais l'étaient à des vaches coursières issues de *ganaderias* landaises, tous ces animaux étant « emboulés », c'est-à-dire qu'ils portaient une boule au bout de leurs cornes pour éviter les blessures ouvertes. Si les Provençaux pratiquent essentiellement la course à la cocarde et éventuellement, la *ferrade*, qui consiste à immobiliser une bête après l'avoir renversée, les Landais se consacrent exclusivement aux écarts et aux sauts. Les Provençaux pratiquent aussi le saut par-dessus la bête, avec ou sans perche.

La presse tourangelle est moins précise sur le chapitre du contenu et du déroulement du spectacle, mais un bref paragraphe de l'article de la *Touraine républicaine* laisse à penser qu'il a réuni les deux pratiques, la landaise et la provençale :

*Un écarteur [landais] surtout, M. Boniface, qui attendait de pied ferme le taureau qui fondait sur lui, et qu'il évitait par un mouvement de côté très prompt, a soulevé à maintes reprises d'unanimes applaudissements. Signalons aussi un Nîmois, sauteur, qui avec une grande hardiesse, plantait sur le cou et les flancs du taureau des flots de rubans, et qui, un moment donné, a fiché sur l'animal, un flot duquel est sorti un pigeon qui a pris sa volée vers le sud.*



*Écarteur landais (fin du XIX<sup>e</sup> siècle).*

C'est ainsi que nous ignorons l'identité des participants à l'exception de l'écarteur Boniface et « du bel Hélias ou du sympathique Gaston Ponton ».

L'accueil que le public tourangeau a réservé aux acteurs du spectacle semble avoir été mitigé. Dans un entrefilet, l'*Union libérale* du 15-16 juillet fait état des « applaudissements enthousiastes des milliers de spectateurs entassés dans l'enceinte » lors de la deuxième course, en revanche, l'auteur des articles parus le 11-12 et 13 juillet sur le spectacle du dimanche précédent, reconnaît que « l'enthousiasme n'a pas atteint des proportions colossales ». Cette litote dit assez sa déception et le conduit à rechercher des explications à cette tiédeur qu'il ne partage pas avec les autres Tourangeaux.

La première tiendrait à leur « humanité ». Ils sont aussi friands que d'autres peuples, - les Romains de l'Empire ou les Espagnols de l'époque -, de « plaisirs féroces », mais cet attrait ne va pas au-delà d'un voyeurisme passif et, si les choses se gâtent, « nous ne savons que fuir ; les femmes se pâment ». En somme, une certaine mauvaise conscience collective les empêcherait de manifester un goût excessif pour le spectacle de la souffrance des hommes et des animaux.

La deuxième relève d'une méconnaissance des dangers encourus par les acteurs du spectacle et de l'art qu'ils déploient pour les éviter :

*Nous avons noté des prodiges d'adresse, de sang-froid et de courage qui sont passés totalement inaperçus. Un écarteur landais entre autres faisait des écarts de pied ferme, avec une étonnante sûreté : quand le taureau fonçait sur lui, il se mettait de profil, cambrait les reins et les cornes de la bête frôlaient sa veste. Il aurait pu se faire trouer 20 fois ; mais comme il avait l'air de faire ce tour de force le plus facilement et le plus naturellement du monde, le public n'applaudissait pas. Et pourtant, quels bravos enthousiastes il aurait recueilli à Dax, à Bayonne, à Mont-de-Marsan, à Bordeaux, partout où l'on connaît et où l'on sait apprécier ces jeux de l'adresse et du courage.*

Par ces propos, le journaliste révèle sa familiarité avec un art qu'il a sans doute vu pratiquer dans les régions indiquées et se lamente de le voir si peu partagé par ses lecteurs.

C'est à peine si est évoqué un débat qui fit pourtant fureur à l'époque sur ce genre de spectacles. Quand bien même la loi interdisait en France de blesser et de mettre à mort les animaux, la pratique autorisée était dénoncée par certains « [parce qu']elle stimule les plus hideux appétits de plaisirs, ravive en lui [le public] les instincts féroces mal éteints sous la cendre des mœurs douces et refroidies » (Jean de Montmartre, *Le Radical* du 13 janvier 1887). Seule *Les Petites Affiches Tourangelles* protestent « contre un semblable spectacle, consistant à martyriser de pauvres animaux... ». Le journaliste de *L'Union libérale*, qui rapporte le propos, rétorque : « S'il y a des risques à courir, ils ne sont que pour les hommes et les taureaux se retireront dans le toril, sans blessure, ayant tout au plus des égratignures produites par les banderilles ». Le danger, « ce condiment de tous les spectacles de ce genre », est réservé aux hommes.

Le public, quant à lui, court aussi quelques risques, sans qu'il le sache toujours à l'avance, mais les organisateurs, eux, les connaissent, parce que les incidents se reproduisaient fréquemment.

Le premier réside dans la précarité des installations et l'indiscipline du public. Contrairement à la tradition hispanique, où il est habituel d'installer l'arène dans une place de ville ou de village fermée, il semble qu'en France les autorités aient préféré un lieu ouvert, hors de l'agglomération. À Tours, le Ruau Sainte-Anne correspondait à ces exigences, puisqu'il offrait un espace pré-aménagé, le terre-plein, et des dégagements possibles vers la Loire. Les infrastructures étaient relativement lourdes. Le cercle de l'arène devait être assez vaste pour permettre les évolutions d'animaux de fortes proportions particulièrement véloces. Ainsi, la piste de l'Hippodrome de Paris mesurait soixante-seize mètres de long sur quarante-trois de large, mais il y a tout lieu de penser que ces dimensions sont exceptionnelles. L'arène était entourée d'une double palissade de bois qui délimitait un couloir où se tenaient tous ceux qui

n'avaient pas à faire dans le cercle : écarteurs au repos, teneurs de cordes, responsables des élevages, personnel médical, etc. Dans la barrière intérieure étaient ménagées plusieurs portes, afin de permettre aux bêtes de revenir dans l'arène, si elles avaient eu l'idée saugrenue de sauter dans le couloir. Sur la palissade extérieure s'appuyaient des gradins susceptibles d'accueillir plusieurs milliers de personnes, dans des conditions de confort médiocres, si l'on en croit le journaliste de la *Touraine républicaine*, qui évoque « les banquettes rembourrées avec des coquilles de noix ». Ce public, entassé sur des échafaudages qui devaient tanguer sous son poids, devait se sentir médiocrement rassuré à la vue des taureaux et des vaches redoutables si proches d'eux, à la manière des spectateurs du cirque à portée des griffes d'un tigre ou d'un lion exhibé dans une cage d'apparence fragile. À ce sujet, le journaliste de la *Touraine républicaine* tient des propos peu rassurants, sauf pour les spectateurs des premières, cela va sans dire :

*Une seule remarque : l'accident arrivé il y a quelques années à Marseille dans des conditions semblables à celles où se trouvent les arènes de la place Sainte Anne, donne à penser que l'on ferait bien de consolider les gradins des troisièmes et des secondes, qui, dans un moment de panique, pourraient parfaitement s'écrouler.*

L'autre risque, tellement habituel, qu'il est devenu un classique dans ce genre de spectacles, est la fuite d'une bête hors de l'enceinte. Tours y eut droit aussi :

*Un curieux incident s'est produit à la seconde course. Un taureau, aimant sans doute à vagabonder, a franchi la première barrière ; ne se trouvant pas à l'aise dans celle-ci, il franchit la seconde qui enveloppait le pourtour dans lequel le public circulait.*

*On pouvait craindre des accidents, car une centaine de personnes au moins se trouvaient dans ce chemin, mais chacun de fuir et d'envahir les escaliers conduisant aux tribunes. Heureusement, un des toréadors se jeta au-devant de lui avec une grande planche qu'il lui mit devant le front, le taureau donna un vigoureux coup de corne qui colla la planche au mur, pendant que le léger toréador escaladait la balustrade.*

*Le taureau, ne voyant plus personne devant lui, partit au trot, rencontra une sortie, et... prit la clé des champs. Traversant toute la foule en émoi, sans causer un seul accident, il se dirigea d'abord vers le Champ-de-Mars, puis vers la Loire, qu'il traversa à la nage, paraissant prendre grand plaisir à ce bain impromptu. Il regagna la berge en face de Saint-Cyr, poursuivi par un toréador, qui parvint à le rejoindre vers 5h 30, dans le bois de Charentais, et l'abattit d'un coup de fusil.*

*Le cadavre de l'animal a été rapporté en ville, vers six heures du soir et la viande sera distribuée aux pauvres.*

Le journaliste de la *Touraine républicaine* revient sur cet incident (28 septembre) pour souligner le danger que présentent ces bêtes en goguette, en rapportant la mésaventure survenue à un manoeuvre nantais qui fut renversé par taureau échappé et reçut un coup de corne dans le flanc et se fendit l'arrière du crâne sur une longueur de plusieurs centimètres.

Faut-il chercher dans ces incidents une des raisons qui ont conduit les autorités municipales tourangelles à renoncer à organiser ce genre de spectacles ? Peut-être, mais il y en avait d'autres, telles que son coût et les désordres à l'ordre public qu'ils pouvaient entraîner. Il est permis de penser, cependant, que la cause principale est que ce genre de manifestations n'a guère de sens en-dehors de l'aire géographique dans laquelle elle est née et s'est développée, et où elle dispose de bases solides, en matière de logistique, de bétail et de public. Les courses de taureaux ou de vaches hors de la Provence et du Sud-Ouest n'auront été qu'une mode passagère, inspirée par une vogue passagère si coutumière à Paris.

### Sources

- *Le Gaulois*,
- *Touraine républicaine*,
- *L'Union libérale*,
- *Les Petites Affiches Tourangelles*.

Mots clés : 14 juillet / course de taureaux / écarteurs / razeteurs

Pour citer cet article :

AUBERT Jean-Pierre et GARCIA Michel, Le 14 juillet en Touraine Tours, 1887 (II), *Chroniques tourangelles*, n° 33, juin 2021.